

BOTREL CHEZ LES IROQUOIS

L'un des plus jolis souvenirs, peut-être, que le barde breton et sa compagne emporteront de leur séjour chez nous sera celui de la petite excursion qu'ils firent à la réserve indienne de Caughnawaga, le dimanche, 26 avril dernier.

Sur invitation de M. l'abbé Forbes, curé, M. et Mme Botrel, accompagnés de quelques amis et d'un certain nombre de journalistes, s'en sont donc allés, par un soleil idéal, ce matin-là, entendre la messe "sauvage" dans la petite église, toute peuplée de souvenirs, qui dresse son clocher sur l'emplacement de l'antique et imprenable Fort Saint-Louis.

Les distingués visiteurs étaient publiquement attendus, et il y avait double fête au sein de la bourgade, car se préparait aussi pour le même jour une solennelle cérémonie. Celle du baptême indien du R. P. Granger, S. J., appelé à la succession de M. l'abbé Forbes dans la desserte de la mission. Aussi, les Iroquoises avaient-elles arboré leurs toilettes les plus brillantes et leurs "couvertes" les plus "arc-en-ciel" pour la circonstance, tandis qu'avait été requis, pour en parler les chefs, tout ce qui reste encore dans la tribu des costumes de guerre de jadis.

Après l'office divin, célébré en grande pompe par M. L. Bouhier, P. S. S., compatriote de Botrel, tout le monde se rassembla donc en face du presbytère.

Celui-ci, attendant à l'église, est bâti, comme on sait, juste à la place de l'ancienne forteresse du Sault Saint-Louis, le mur entourant le jardin curial est le même — un peu effrité seulement — qui protégeait le fort. On y voit encore les meurtrières par où passaient les boulets dirigés par nos ancêtres à nous sur les ancêtres de ceux qui vivent aujourd'hui, paisibles et domptés, autour de cette église.

Cette cérémonie bizarre du baptême indien, accompagné de danses, de cris gutturaux et du brandissement des tamohawks, a été souvent décrite, contentons-nous de dire qu'après avoir admis dans la tribu le R. P. Granger, sous le nom de "Kenwenteshon" (jour sans déclin), il fallut que fussent aussi baptisés le poète breton puis sa "douce". Lui, reçut le nom de Rohatiio (celui qui chante bien), et à



Madame Botrel, fut donnée la poétique appellation de Onikonriio (la douce).

Inutile de dire si les deux nouveaux initiés semblaient jouir de la scène dont ils étaient à la fois acteurs et spectateurs. A un moment donné, les hommes et les femmes de la tribu défilèrent, enthousiastes, devant les Bretons et leur offrirent leurs présents. En un instant, M. et Mme Botrel eurent les mains remplies de ces bibelots voyants, brodés de perles de verre ; il y en avait de toutes les formes, de tous les genres et de toutes les couleurs. Devant ce spectacle, avec un brin de bonne volonté au service de quelque imagination, on se serait représenté le malin Cartier venant de conclure un traité de paix avec les farouches enfants des bois, à la prime aurore de la colonie. Cependant, que de choses, même dans ce décor qui voulait être

antique, nous ramenaient aux temps présents ! N'y avait-il pas un maire et un président qui prononcèrent des discours pour clore la démonstration ?

Puis, tout le monde se dispersa, les sauvages avec leurs sauvagesses, tandis que les visiteurs allaient, une dernière petite heure encore, jouir des charmes de l'hospitalité, si large et si aimable, de M. le curé de Caughnawaga.

L'instant du départ vint vite, trop vite au gré de tous, et dans une chaloupe immense — que nous nous plaisions à appeler "pirogue", par amour de la couleur locale — les gais excursionnistes prirent place pour, à travers le grand fleuve, regagner la ville aux bruyantes rumeurs.

Quant à nous, c'est à l'amabilité toute gracieuse de M. l'abbé Bouhier, P. S. S., que nous devons de pouvoir faire admirer à nos lecteurs les jolies scènes photographiées de cette inoubliable journée. Qu'il nous soit permis de lui en offrir de nouveau et publiquement l'expression de notre reconnaissance.

COLETTE.

Nos sentiments dépendent de nos idées, et réciproquement.

* * *

Les mots sont comme les cloches, auxquelles on fait dire tout ce qu'on veut.

* * *

Un succès ne nous donne jamais une bonne opinion de nous-même, il la confirme.